

15.04.2012 - Rendez-vous Porte de Versailles

Cette vidéo a été consultée 25 681 fois

Ceci est une note rapide rédigée dans la salle d'attente du retour de Pau sur Paris puis dans l'avion du retour. Je ne remets pas à demain de publier aussitôt. Il sera question de ce que j'ai compris de cette paire de jours cruciaux dans la campagne. Gloire à Marseille, bides à Paris. Puis, je dis un mot de mon passage à Pau, et des raisons qui m'empêchent d'être présent à l'hommage rendu à Raymond Aubrac, retenu que je suis par des obsèques plus intimes où le devoir d'affection m'appelle. Si besoin est et si j'en trouve le temps, j'allongerai cette note dans les prochaines heures et jours.

En illustration de ce billet des visages ensoleillés, enthousiastes, déterminés, parmi les 120 000 participants venus le 14 avril sur les plages du Prado à Marseille à l'appel du Front de Gauche. Photos :

De Marseille je ne dis rien car tout a été dit, filmé, écrit de tous côtés. Vous savez à quoi vous en tenir. L'onde de choc va se propager dans les couches profondes de l'opinion toute la semaine. La force ira à la force de façon moléculaire mais constante. Je guette le moment où le Front de Gauche accomplira sa mue prévisible en Front du peuple. Les urnes vont être une étape cruciale. Le bilan de cette fin d'avant-dernière semaine est excellent pour nous. Les rassemblements de notre concurrent et de notre adversaire qui devaient assécher notre performance marseillaise et relancer leur action pour les derniers jours n'ont pas fonctionné.

Si c'était un match que cette simultanéité des meetings ce samedi dimanche, alors

nous aurions l'avantage. Pouvais-je imaginer que ce serait à ce point ? Notre rassemblement de la plage du Prado est une cristallisation formidable et un propulseur inouï. Les deux rassemblements du lendemain, celui du Bois de Vincennes et celui de la Concorde sont des bides déflagrateurs. Je comprends parfaitement le rôle que le mauvais temps a joué dans cette situation. Mais dans la mesure où les uns étaient mis publiquement et ostensiblement en concurrence avec les autres, l'incapacité à vaincre les hantises du mauvais temps sont un indicateur de froid qui n'a rien de météorologique. J'en suis d'autant plus certain que, placés dans des conditions plus rudes quant au froid et à la pluie, nous avons submergé la place royale à Pau. Nous confirmons notre ancrage et nous nous donnons de l'élan. Ils peuvent au mieux stabiliser leurs positions. Les gesticulations sur la très, très, grande scène centrale du château de Vincennes annonçant cent dix mille personnes sur une place qui n'en peut contenir davantage que 70 000 bien tassés étaient si énormes que le public présent se sentait lui-même gêné. Surtout que la place était à moitié vide. Quoi qu'il ait annoncé son intention de faire un retour au festif, cette partie manquée ne change rien pour le candidat socialiste. Hollande est candidat à être président par défaut. L'enthousiasme l'encombrerait comme une promesse impossible à tenir. Il n'a donc pris aucun risque, plus plat que jamais. Des gens quittèrent donc la place alors même qu'il dévidait encore son filet d'eau tiède. Peu lui chaut ! Il n'est là pour les mobiliser à rien d'autre qu'à faire les machines à « voter-utile ». La situation de cette place glaciale et sans enthousiasme, régulièrement appelée à applaudir tel ou tel notable de Paris ou de province fonctionne comme un résumé du récit que cette nomenclature propose d'elle-même en tant qu'idéal de vie. Il n'y a pas de décalage entre ce qui est donné à voir et ce qui est proposé. Il en va tout autrement en ce qui concerne Sarkozy. L'affaire est plus grave. Les apparatchiks du parti ont déjà désenbossé les canots de sauvetage. La marée annoncée par le chef, un fondamental de la droite française, n'a pas eu lieu. Elle lui était pourtant indispensable. Une semaine avant le vote, les mouches vont donc changer d'ânes. L'éparpillement de la droite pourrait bien livrer le deuxième tour dans un fauteuil en velours à François Hollande. Mais qui sera alors le second ?

La semaine qui vient va beaucoup faire tanguer. C'est la zone des très grands rapides. L'espace-temps politique va devenir hautement communicant. Rumeurs et bobards se déplaceront à la vitesse des virus sur la toile. Mais aussi les arguments qui touchent au but. L'espace temps subit une très grande tension en ce moment. Nicolas Sarkozy, nous dit-on, semble dévisser dans les sondages. Sa défaite paraît certaine. Dès lors l'univers politique se déforme et bien des choses peuvent se produire. Le bide des meetings de ce dimanche accentue la volatilité du champ politique, je le répète. Nous sommes donc mobilisés : notre rendez-vous du 19 avril Porte de Versailles prend un sens et une portée augmentée. C'est le message de

force qu'il faut délivrer avant le vote pour faire le sans faute qui est nécessaire avant le verdict populaire. Nous sommes capables de recevoir un formidable coup de booster.

Les provocations contre nous vont donc se multiplier, cela ne fait aucun doute. Il suffit de voir comment la propagande de l'extrême-droite a été relayée par le « Nouvel Observateur » et « L'Express » pour se faire une idée du niveau de violence disponible contre nous. Bien sûr nous rendrons les coups comme nous l'avons toujours fait. La pente générale des derniers convertis au prochain pouvoir et des intrigants qui en attendent des postes est de nous nier, de nier notre premier tour et donc les chances pour nous qui vont avec. Ainsi de l'épisode de ma possible candidature aux élections législatives. Autre manière de reprendre le même petit concert qui voudrait tellement faire de ma candidature un simple et inoffensif témoignage. C'est sûr : c'est déjà mieux que l'invention d'après laquelle je « prépare 2017 » inventée par mes chers « biographes ». L'un d'entre eux a jeté le masque en venant faire à Marseille un reportage sur les participants à notre meeting de la plage du Prado « *tentés par le vote utile pour François Hollande* ». Wee ! Une tournée de la part d'Hollande ! Il aurait plutôt dû cuver en faisant un reportage sur ceux qui croyaient aux soucoupes volantes parmi ces gens. Il aurait ainsi révélé notre conjonction secrète avec le plan de Cheminade pour « terraformer » Mars. Plus sérieusement, tenez-vous prêts à riposter dans vos réseaux, en évitant de propager les fausses nouvelles et en assurant le calme et le sang-froid de l'argumentation en toutes circonstances.

A Pau, il pleuvait à gros seaux quand je suis arrivé sous la petite tente où j'attendais mon tour de parler en écoutant Olivier Dartigolles. Bien sûr, la pluie s'est arrêtée quand je suis monté sur cette scène plantée devant la statue d'Henri IV. Je dis : « bien sûr » car j'ai pris l'habitude de voir le temps s'accommoder à nos horaires. J'ai dit d'abord, comme pour plaisanter, que c'était les forces de l'esprit. Je finis par croire que le syndicat des nuages est de notre côté ! N'empêche que ce devait être un pique-nique mais on comprend qu'il n'en fut rien du fait des intempéries. Encore une fois une affluence historique sur cette place elle-même historique. Un beau et fort festival d'expression culturelle avait eu lieu avant nos prises de paroles selon ce qu'on m'en a dit. Moi j'arrivais directement de l'avion et de la voiture depuis Biarritz. Possible que quelqu'un ait filmé ou enregistré ce que j'ai dit là. Il y fut question d'émancipation et du goût de la liberté. De la place à l'auberge qui m'accueillait, à l'aller comme au retour, j'ai franchi tout juste dix mètres. Mais quelle incroyable ambiance de chaleur humaine, si amicale, si fraternelle ! Un nombre compact de personnes de tous âges tendait les mains et criait des mots d'amitié. De tout cela je retiens une fois de plus le sentiment de la force grandissante et surtout de la joie qui se dégage de notre rassemblement. Les gens arrivent et repartent avec le sourire.

Et moi aussi quand bien même suis-je par moment épuisé par cette sorte d'avidité photographique dont je fais l'objet et qui me rend moins disponible pour rendre les sourires aux amis inconnus qui m'en font.

Ce lundi matin il fallait choisir où je serai. On m'attend à l'hommage pour Raymond Aubrac. Mais à la même heure se déroule la crémation d'un ami très cher. Je serai avec la famille de mon ami. Et les amis de l'ami. Dans ce moment-là nous sommes ces pauvres diables qui se serrent sous la pluie froide sous le même parapluie. Je veux y tenir ma place et y apporter ma part de chaleur. Nous autres de la région parisienne, nous avons vécu venant de tous côtés. Nos amis de longue date sont alors notre famille choisie. Ces liens là sont aussi forts que ceux de la nature. Et parfois davantage. En ce qui concerne Aubrac je crois que j'ai pris la part que je devais prendre. J'ai fait vivre son exemple et sa mémoire sur la plage du Prado. A Marseille dont il a été le préfet à la Libération. J'ai rappelé ses réquisitions d'entreprise qui ont permis au port phocéén de reprendre ses activités au moment crucial où le pays en avait besoin. Et je suis certain qu'avec notre cri de ralliement mille fois répété au cours de cette campagne, résistance, nous nous sommes tous montrés dignes de ce qu'il pouvait nous apprendre.

Un qui m'en aura appris, c'est celui que je pleure. C'est un cancer qui l'a emporté. Ceux qui mènent ce combat là nous en apprennent toujours. Un grand nombre en sortent victorieux, heureusement. Ils ne sont plus jamais les mêmes ensuite, j'ai eu maintes occasions de le constater. Mais lui a fait plus fort que tout ce que j'avais vécu. Je suis allé le voir il y a une quinzaine. Il a voulu faire un tour dans le parc de la clinique. Lui dans un fauteuil roulant, nous, trois de ses vieux copains. Et sa fille qui est comme la nôtre. Une jeune femme déterminée qui a les yeux humides tandis que son père décide qu'on va parler de sa mort. Je lui dis qu'on pourrait parler d'autres choses. Je donne comme argument que sa fille est là et que nous allons la faire souffrir. Elle dit qu'elle n'a pas besoin de précautions parce qu'il a déjà eu cette conversation avec elle plusieurs fois déjà. Encore une personne jeune qui en sait davantage que moi sur la vie, je le vois bien et je ne le sais que trop, connaissant sa vie. Lui prend cet air ferme qui est notre façon codée de dire sans élever la voix que c'est une décision qui ne se discute pas. Il dit : « *Non, on va en parler, sinon on n'en parle jamais* ». « *Il faut en parler justement avec ceux pour qui ça va compter* ». Je passe le reste. Il n'appartient qu'à nous. Il voulait aussi l'adresse de l'association pour le droit de mourir dans la dignité. Le lendemain je devais y aller parler. Mon discours fut comme une suite donnée à cette conversation dont je devinais qu'elle serait la dernière entre nous, de cette façon là. Lui nous a dit : « *Je n'ai pas peur* ». Cette certitude exigeante, ces mots si fermes sont à présent plantés dans mon esprit comme un dépôt pour le moment qui viendra forcément un jour. Nous, ses vieux copains, nous avons délibéré et nous concluons comme la sagesse

stoïcienne et épicurienne le signale. La mort est une expérience que font les témoins et non celui qui en est le sujet. Pour celui qui va mourir la mort n'existe que comme peur de la mort. Qui a vaincu la peur de la mort a vaincu la mort elle-même. Les grandes peurs périssent d'être reconnues dit Camus. J'ai vu cette fois-ci que cela pouvait être vrai de la plus grande d'entre elle puisque c'est la dernière que l'on éprouve. Les copains y sont retournés une fois encore pour une petite cérémonie tandis que moi je courrais la campagne électorale. Lui suivait cette campagne comme jamais. Les copains ont chanté l'internationale avec lui dans la chambre de la clinique. Il est passé le poing levé.